

JEAN
SIOUI

L'AVENIR VOIT ROUGE




ÉCRITS DES
FORGES
POÉSIE INTERNATIONALE



Le Temps des Cerises



*Bibliothèque
et Archives
nationales*

Québec



C841.54

56184AN

2008

L'AVENIR VOIT ROUGE

 Les Écrits des Forges ont été cofondés par Gatién Lapointe en 1971 avec la collaboration de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Pour la publication de ses livres et pour conduire les poètes québécois à « ... *parler sur la place du monde* », l'éditeur Écrits des Forges bénéficie de l'appui financier du Conseil des Arts du Canada, de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (gestion SODEC) et du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) du ministère du Patrimoine canadien.

Illustration : photo de *Guillaume Sioui*, l'ancêtre de l'auteur.

Distribution au Québec

En librairie :

Diffusion Prologue

1650, boul. Lionel Bertrand, Boisbriand, J7H 1N7

Téléphone : 1 450 434-0306 / 1 800 363-2864

Télécopieur : 1 450 434-2627 / 1 800 361-8088

Courrier électronique : prologue@prologue.ca

Écrits des Forges : www.ecritsdesforges.com

Distribution en Europe

Écrits des Forges

6, avenue Édouard-Vaillant

93500, Pantin, France

Téléphone : 01 49 42 99 11 — Télécopieur : 01 49 42 99 68

Courrier électronique : ecrits.desforges@cgocable.ca

Site Internet : www.ecritsdesforges.com

ISBN

Écrits des Forges : 978-2-89645-078-7

Le Temps des Cerises : 978-2-84109-728-9

Dépôt légal : premier trimestre 2008

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

© Tous droits réservés, Copyright by Écrits des Forges inc.
Ottawa, Canada, 2008

JEAN
SIOUI

L'AVENIR VOIT ROUGE



Écrits des Forges

C.P. 335, Trois-Rivières, Québec, Canada G9A 5G4

Le Temps des Cerises

6, avenue Édouard-Vaillant 93500, Pantin, France

Le non-Indien est actif, super-actif, il avance et rase tout quand il veut avancer, il défie la nature, comme se risquer dans des rapides là où l'Indien va faire un long portage, il construit d'immenses barrages pour bloquer l'eau d'une rivière, d'immenses murs de cinq cents pieds de haut, comme Manic 5 (malheur si ça casse!). L'Indien ne défie pas la nature, il compose avec elle, il s'harmonise avec la nature, il la respecte.

Montagnais de la Côte-Nord,
Jean Fortin, ICEM

Chaque peuple enneige
les pointes tachées de son histoire

quand nous serons en froid
le silence en partance
couvrira nos mensonges

dans le paradis sauvage
les prières jetées à l'étang
coulent dans le feu de la géhenne
les chants accrochés au tonnerre
s'étouffent au portique du ciel

avant l'épuisement du temps

une lente procession
remonte du fond de la vase
pour tâter un reste d'espoir

une incantation s'assied sur la plaie
pour rayer la menace d'un drame effarant

avant qu'on s'enfonce jusqu'à l'absence

Vous mangez à l'heure de votre montre
couchez aux côtés de vos piastres
pressés tristes les dents serrées

comme l'étincelle est faite pour voler
l'Indien est fait pour s'ajuster
à l'heure de la nature et du soleil

j'habite où la différence s'est installée
comme si elle était chez elle
dans un pays où le vent décoiffe
hure et perruque
un pays où le castor
frappe la monnaie de sa queue

la différence s'est montrée généreuse
elle m'a offert des couvertures
j'ai souffert de sa chaleur
quand on m'a mis en réduction
pour m'offrir la guérison

la différence s'est mise à courir partout
à travers bois et villes
même dans mes réserves
on m'a prêté à mille traités
qui m'ont mis dans un pupille état

mes enfants bâtissent dans un pays différent
comme s'ils revenaient chez eux
dans un pays où la fierté refuse
l'école de la petite histoire
où survivent des racines
qui revendiquent notre différence

l'avenir voit rouge
nous repartons vers nos terres
pas à pas
tachés du sang de nos ancêtres

les pas perdus s'évadent du feu sacré
c'est là que les jeunes reforment le cercle
un bâton de parole à la main
ils croient aux nouveaux chemins

Viendra un temps où les nations
sur le marchepied d'un poème
feront chair du bonheur

quand les préjugés seront pendus sous la pluie
et que le vent soufflera « je t'aime »
dans les cœurs ouverts à l'assaut de bras étrangers

les visages décolorés dans l'eau d'innocence
vivront une autre naissance

il nous faudrait la neige
pour couvrir nos différends
sur le toit d'un pays
où le soleil rouge
accouple les blancs cristaux

il nous faudrait la lune
pour polir nos souvenirs
sur le temps du monde
où l'étoile de soie
bichonne d'un propre éclat

Que se portent le rouge le blanc le jaune et le noir
dans le dessein d'un arc-en-ciel nouveau
pour rappeler à tous les clans que la colère
n'existe plus

un signe d'alliance comme trois-sœurs sur Mère-Terre
pour qu'il n'y ait plus qu'un grand cercle pour nous
atteindre

au pays des Premières Nations
les rivières chantent la lumière possible
aux accords des hauts bois
sans traitement choc
comme s'ils allaient retrouver
l'équilibre possible
dans le cœur des rapides

il faudrait aujourd'hui une grande danse des nations
autour d'un petit feu juste une poignée de braises
quelques pincées de tabac indien sacré dans le feu
pour qu'une fumée monte en spirale dans le cœur
de chacun

il faudrait qu'on se laisse porter par la danse des pas
étrangers
pour que le soleil mette son bonheur sur chaque
versant de la terre
dans un fond de ciel sans couleur ni visage tout
composé d'amour
comme une pluie de grâces sur Mère-Terre qui
ouvre ses bras

dans les retailles de la face des vieux
les récits se faufilent en volant les souvenirs

les silences se remplissent de la voix
de ceux qui sommeillent dans la douceur
de la dernière étreinte des bras d'un enfant

les mots fabuleux se posent en une image du passé
qui ébranle l'Indien dans sa maison ni longue ni tentée
remplaçant les bruits du petit écran qui grandit d'un
salon à l'autre
par des mots que l'on sent parfois et qui ébranlent
d'autres absences

Une plume d'aigle dans les yeux
les rêves sont morts
ballotés feuilles d'automne

la terre trop humaine pour survivre
baisse ses seins
dans les plaintes et les soupirs

autour des lits des enfants
les mères aux faux sourires
étirent des peaux de deuil

j'ai usé mes mocassins
par des sentiers de bitume
pour chercher un foin d'odeur

dans des villes au cœur de béton
où l'homme sème sa douleur
dans la fente des guichets impassibles

trappeur de nature
à la rencontre du moindre souffle
du bruit qui se méfie

j'ai retracé les territoires géants

leur sang m'a offert le salut

j'ai bâillonné le tambour et la crécelle
pour écouter les secrets

écoute mon fils
la course des vents
c'est la parole des esprits
une promesse
où la patience d'un peuple
guérit la mort dans les yeux

**Un aigle éployé criait du ciel
en distribuant des plumes
couvertes de grands secrets**

**l'aigle à tête blanche perçait l'Indien
d'un passage de sagesse**

je voudrais être né
dans la boucane d'une longue maison

dans un village où les routes sont des arcs-en-ciel
et les voitures des nuages

être petit garçon sur la rivière indienne
et graviter les étoiles pour attacher
une crécelle à la corne de la lune

je voudrais allumer une mèche sur la terre sacrée
pour y faire bon de mourir

Quand les canneberges sont mûres
l'automne dans les bagages
je pars pour les longues journées de chasse
dans les bois où le froid se presse de vent dur
qui se propage entre les arbres

seul avec le gibier
à part quelques fleurs qui persistent
je me sens bien

mes pieds trouvent les sentiers
des derniers pas de mes ancêtres
je mange la forêt avec mes yeux
pour savourer les mots appris
dans les contes autour du feu

au pied d'une cascade qui rigole
entre les yeux d'un champignon
dans le désir sauvage d'un bleuet qui noircit
enivré de foin de senteur
au plaisir de la montagne qui grossit

je marche sur le couchant de ma vie
une dernière comédie au fond de l'étang

un vent frissonne sous l'arbre dépouillé
là où mon dos prendra un dernier appui

mes rêves de tambour battent mes souvenirs tressés
heureux de revenir une dernière fois dans les bois
qui les ont vus passer

laid bouffon
des oreilles d'ânes
un long museau stupide
des pattes maigres
une bosse énorme sur le dos

un panache disproportionné
on l'appelle « majestueux »

roi des forêts

des souvenirs errants
éveillent mes nuits

les mots ne sont plus au même temps

eau qui gonfle
des histoires débordent de ma chair

le testament sacré d'un peuple toujours vivant

je me suis endormi dans l'haleine d'un arbre
aux racines des Wendats

j'ai rêvé de l'Aîné qui quitte sa réserve
pour tenir propos à son âme

sa culture tenue secrète depuis
qu'un nouveau venu a donné le sens à croire
sa sagesse livrée au peuple des grands sourcils

de ses rides coule une source
dont on n'a jamais fini de puiser les mémoires

un voyage au cœur de l'Indien

le rêve n'apporte pas la guérison
il éveille du sens à faire

Un docteur indien jeûna
sur la question de la laideur
palmé comme ouaouaron
il descendit en rêve
vers le chef des grenouilles
qui se marrait dans la vase

des gens vidèrent l'étang

accompagné de quelques têtards
croassant dans sa langue
l'Indien magouilla avec le batracien
qui finit par loger au bénitier
pour qu'en y trempant le nez
les verrues deviennent des grains de beauté

ainsi soit-il

j'ai toujours en moi des belles journées de printemps
des racines sucrées d'histoires sous la lune

j'entends la douceur d'une race timide
dans un rayon de soleil qui parle des années qui
passent

en ces temps de rêve je marche sans bruit
dans la liberté de mes vents
qui errent sur le pays qui me tend la joue

danse

princesse de pow-wow
parfum de la Côte-Nord
danse avec les plumes
le temps d'un jour
chante avec ta gorge
frappe le tambour
rit dans la fumée
c'est dans tes yeux
que je compte les lunes

dans un silence de forêt
des paroles frôlent mon cœur

un jour Grand-Père m'a dit :
« Le cœur ignore la couleur de la peau.
Il n'exprime que l'amour,
le désir de nous voir heureux. »

puis un autre jour mon Père m'a dit :
« J'espère que je serai là quand ton cœur voudra
s'asseoir à mes côtés pour me demander conseil. »

aujourd'hui nos âmes se rencontrent dans ces mots

au sortir d'un sentier
le sourire odorant d'une fille
dont les mains se sont occupées
à la cueillette des fruits sauvages

comme une brindille
dorée de soleil
elle danse avec le vent
qui caresse sa jambe

il serait folie
d'approcher son panier
pour distinguer sur ses doigts
les épines de la vie

trapu
jambe arquée
pieds vers l'intérieur
dos courbé
nez écrasé
tranquille
rieur
sage
courageux
orgueilleux
libre

merci à mon père qui m'a fait connaître mon passé

alcoolique
drogué
gras
diabétique
triste
écrasé
en réserve

merci à qui ?

encore quelque temps la dérive dictera nos poèmes
compte alors sur la terre sacrée
notre cœur
au-dedans
bat encore de la richesse des temps anciens

honnêtes sans lois
ni prison ni asile
gens de la nature
libres comme les vents
qui rient tout le temps

des esprits qui refusent
d'être embrigadés

Un loup qui avait appris à parler
hurlait devant la loi en robe longue
qu'il chassait ici et là sans permis
puisqu'il vivait comme cela

avant d'être restreint sans préavis
dans quelques arpents de vie
il courait par les rivières
d'une montagne à l'autre

entre deux flacons dans sa réserve
il regarde aujourd'hui ses enfants
recoller les morceaux de leur âme
qui s'émiette dans des vapeurs de tristesse

la langue indienne s'exprime par le verbe
cœur de l'expression de la pensée

la sagesse éloquente de mon Père
tout cela est souvenir du passé

aujourd'hui les mots vides sont nombreux
les espaces vierges pour songer plus rares

la compréhension tend en vain l'oreille
parmi les discours des cercles sans fin

toujours meilleur d'écouter que de dire
si l'on veut partir en chantant vers l'éternité

chez nous le rêve répète ses phrases dans la nuit
et au matin le silence prend la forme des images du
songe

c'est ce que les Anciens appelaient atteindre au rêve
éveillé

Le chasseur portait le monde dans son canot

une pipe pour enrichir le vent

une poignée de baies sauvages pour renifler la joie

une chanson pour faire danser la vague

un compagnon pour prier dans l'étincelle du lac

il embrassait la vie au milieu des saisons

j'ai froissé ce matin sous l'œil de la brume
parmi les sons du sang de la terre
la vague d'un lac trémoussant
sous la caresse d'une pagaie
qui imite le geste nomade des gens d'hier

je songe aux jambes arquées
aux pieds tournés à l'intérieur
de l'homme qui a grandi en voyageant
les pieds repliés sous les talons
dans la pince de son canot

Un vieil homme partait pour la ville
ses guerriers l'appelaient oncle ou cousin
c'est respect dans le pays
le vieux guerrier dans son canot
appela tous les animaux
pour descendre avec lui

porc-épic s'en vint tiré à quatre épingles
ours grogna qu'il allait s'embarquer
loutre hésita en lissant sa peau
rat musqué s'agrippa à l'aviron
pendant que moufette en mettait plein le nez

le vieil homme arrivé à la ville
les gens l'appelèrent sauvage
parce qu'il était venu avec les animaux
le vieux guerrier voulut partir
par le chemin de Rupert
mais n'y trouva qu'une eau dormante

Chuchotements entre les lignes
engourdi dans une légende
pas un mot de ma langue

puis le dessin d'un cercle

mon esprit s'empêse d'images en dérives

je souffle dans les narines de l'ours à l'œil de vitre
étendu face au feu
vêtu de sa peau je gratte le mur de papier peint qui
feint la pierre
mes griffes s'aiguisent dans l'illusion
défont une couture dans le ciel
des soupirs des masques des âmes
des Wendats s'évadent

je suis Adario moqueur du roi
sauvage pupille brigand du droit naturel
mes mains tressent
mes mains dénouent des vérités à travers les âges

au soleil levant de deux mille sept
des guerriers parient leur coiffe
attachés à des pattes de taverne
pendant que les enfants aspirent au gaz
nourris des vapeurs de colle

Village-Huron Nunavik Montréal New York Paris
tous pareils toutes couleurs même miséreux
qui fouillent dans l'abatis

comme potion une parole de guérison

à la chute du Grand-Serpent
mon pays s'allonge
plus grand qu'un traité
plus fort que la loi

là où le faucon lit dans les feuilles
là où le castor sculpte ses bois
là où la truite plonge dans des poèmes d'eau

les traits qui le sillonnent
se posent comme racines
dans la tranquillité
d'un peuple souche

dans ces rides aux mille détours
se dessine l'histoire que nous cherchons

Le don de l'âge est un présent
qui vit au-delà de l'aujourd'hui

mes Aînés se sont endormis sur des fatigues
qui chuchotent des secrets

l'air s'engorge de feuilles qui me ramènent aux jours
d'antan
pour écrire la culture dans laquelle je suis né

devant un gros vide
comme dix familles qui partent
un vieux du village est mort
le pays dans la main

bibliothèque vivante
un sens de la vie se décompose

Wendats par milliers puis cent
nomades au gré des saisons puis en réduction
les sentiers que nos mocassins ont foulés vivent sous
les villes

avant de baisser l'échine rencontre l'épinette blanche
sa tête relevée au ciel
ses racines ancrées dans notre sol
te diront que tu te dois de rester fier

au milieu d'un pays qui ignore son voisin
agrippe tes bras à la taille de l'arbre pour grandir
avec lui

j'e suis né à l'ombre d'un chêne qui raconte des
légendes
dans un clan où la joie des mères remplit les louches
d'une libre médecine

j'ai foulé cette terre rouge que le Grand Esprit
cultivait pour moi
la vie était douce comme du lait de biche
respirer même était une poésie

dans ces jours où les saisons traînent leur temps
autour d'un feu

les contes tapissaient mes rêves d'enfant
mes jeux se dessinaient en peinture de guerre
le carquois plein de promesses courageuses

le rouge en fond de mémoire
j'attise les vents qui transportent l'histoire
dans les pas de l'Indien

je me rappelle aujourd'hui la sagesse de mon peuple

Un clan aveuglé par le blanc qui s'accumule en lui
retourne à la terre pour cultiver la couleur des
peuples

liée à la vie qui battait sans agent de discrimination

culture du tabac qui encense les mots partagés par
les quatre directions

culture médicinale qui surplombe les pots étiquetés
pour l'argent

le rouge s'allie au ciel pour vider ses pores
de la manne en équilibre qui patiente
dans la poitrine du globe écoeuré des préjugés

l'errance est un puits
dont on n'a jamais fini de puiser la vérité
son sentier n'est pas un chemin tout fait
il longe des villes à reboiser
une peine lorgnant la sève d'une vie sauvage

le véritable voyage est tenu secret
il est une route qui passe
un œillet d'hiver
dans le mal de naître

un voyage dans le nombril d'un peuple porteur
qui s'appauvrit chaque fois qu'on le déforme

pour traverser ma réserve
il ne faut que quelques pas
pour découvrir ses secrets
il faut l'histoire à revers

dans l'eau des bois l'ombre se couche sur le dos
d'une roche
qui ronfle à plat ventre dans un nid de sable

un lac jeté au hasard pour te voir t'y frotter

un courant vénien excite ton mirage
qui frissonne d'un désir retenu en réserve

frimas d'évasion qui s'accroche à ton corps

une truite rouge picotée qui renifle le moustique
défait le silence dans le plouf d'un bond

le signe d'un temps qui invite à partir

le lac s'engouffre dans le cercle qui s'agrandit à
petites vagues
d'une eau qui s'inquiète avant de prendre le large

désorienté

pris entre deux montagnes en béton décoloré
ton âme palpite convulsée dans un wagon
qui serpente à quatre pattes des sentiers de métal

un métro à la bouche inconnue annonce une autre
nation

une surdose d'enseignes épuise ton esprit
qui s'apeure du vacarme décoché à toutes stations

un doute de bonheur récite la nature

une femme enrubannée t'ose un sourire
dans le grincement d'un arrêt qui ouvre ses portes

une école capitale aux matières sous cité

l'espace s'installe dans l'Indien qui passe par la ville
le gris des artères propose d'étudier l'avis du blanc

deux trois... cent peuples
un effort en commun

au bois il y a un renard qui rougit quand il entend
les histoires que les oies rapportent de leur migration

les contes du printemps ne divertissent plus
l'origine du monde du ciel
et des phénomènes naturels
des animaux et des peuples du continent sont moins
rassurants

les géants les nains et les bons et les méchants
monstres les ukis
sont extirpés de la mythologie pour courir dans
les villes

au bois le renard se retire davantage
pendant que la coupe à blanc lui court après

des sentiers enterrés dans les cimetières de béton
les contes jetés dans les cendres d'un feu mort à la
longue maison
des blessures clouées dans l'écorce des pylônes

les regards tournés vers les cris de la ville
le pays reste derrière les yeux du Wendat

parmi les fougères enjôleuses
j'ai fait sonner l'heure du bonheur
dans la feuillée colorée de l'automne

dans la danse des folles mésanges
j'ai avalé l'odeur des vents
le cri de l'écureuil sur les épaules

pour jouir de la terre en rut
qui m'offrira
plus sauvage cachette
que le bosquet qui m'ouvre ses branches

Un nuage sauvage surveille la montagne en bedon
qui trempe ses roches au pied de la chute
un souffle léger transporte l'odeur des épinettes à
travers les sentiers

je sème ma trace

perdrix martres loutres visons et pékans piégés de
libertés
je ne vis plus seul

mes secrets s'enfoncent jusqu'à la baie où se bercent
les canots
la truite somnole bordée de vagues moutons
pendant qu'un reflet de lune marche sur les eaux
pour un dernier baiser

le jour s'éteint

l'ombre sauvage en fond de teint
je retourne à la ville

mourir un peu

Un goût d'amérindianisation à la nostalgie du
Bon Sauvage
la recette est tenue secrète puisqu'elle n'offre pas de
sens tout fait
le véritable sentier pour accéder à une vie livrée
sans montage
impénétrable aux troubadours qui jouent l'exotisme
le mot de passe est dans le cœur qui outrepassa
le jeu

des hommes encravatés
se pointent à la tente de l'Aîné
pour lui vendre un village tout aligné

dans un gargouillement ricaneur
le vieux explique comment l'homme blanc
s'est parqué dans un espace quadrillé

à l'urbaniste intentionné
il mime la rivière avec ses méandres
qui serpentent qui tournoient

rivière sillonnante et libre
au reflet de sa vie
moulée dans l'environnement de la nature

Sages paroles qui baignent l'automne de ma race

une vieille aborigène a dit :

« Si tu es venu ici pour nous aider, retourne chez toi.

Mais si tu es venu ici pour chercher avec nous

la sagesse et la liberté, alors tu es le bienvenu. »

c'est dans les yeux de ces femmes indigènes

que les jeunes adoucissent les mœurs nouvelles

chaque peuple enneige
les pointes tachées de son histoire

dans les retailles de la face des rois

la terre trop humaine pour survivre
baisse ses seins

dans la classe des filles mêlées
le cri de l'écureuil sur les épinules

avant l'épuisement du temps

je voudrais allumer une mèche sur la terre sacrée
pour y faire bon de mourir

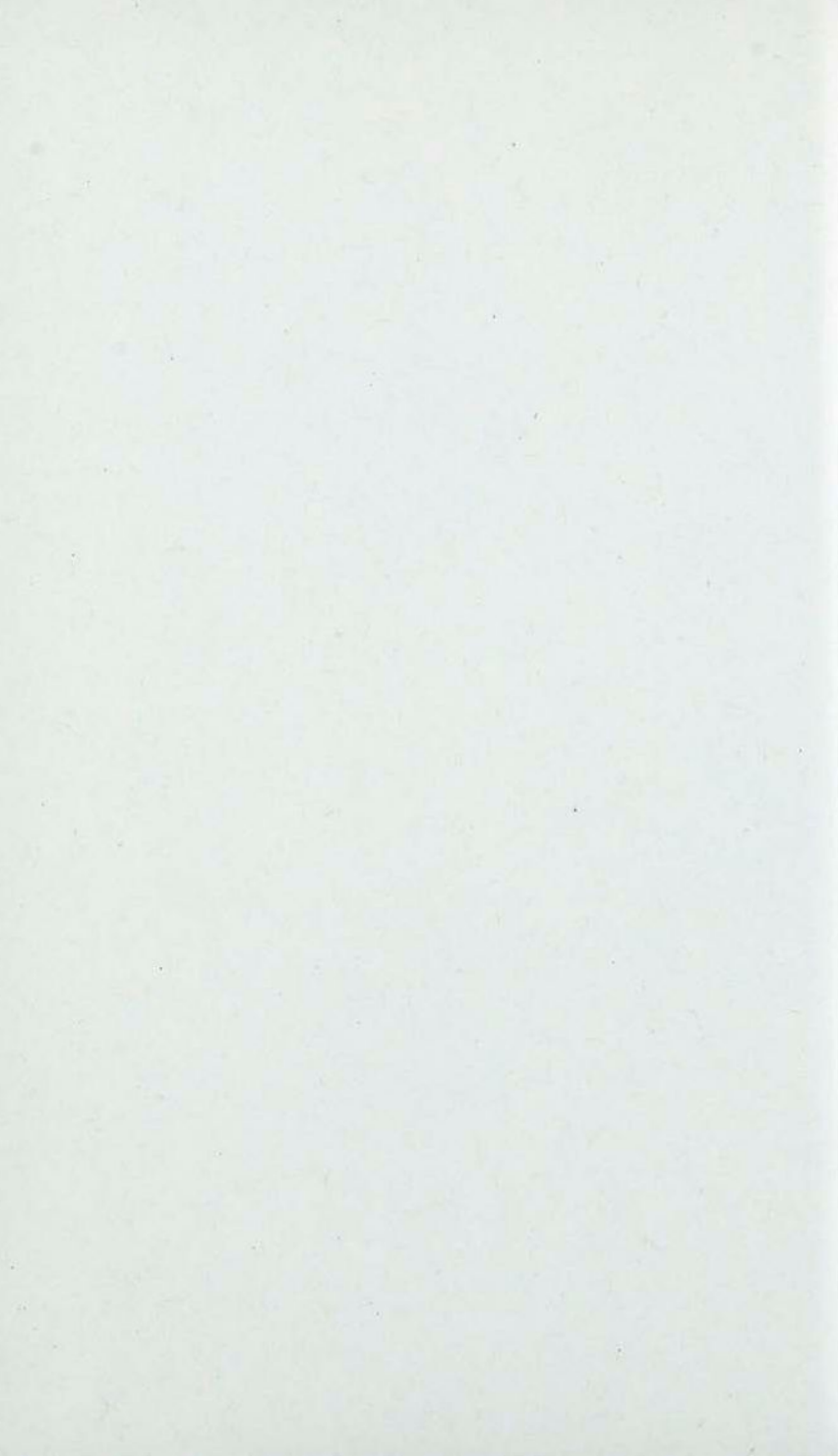
l'avenir voit rouge

une lente procession
remonte du fond de la vase
pour tâter un reste d'espoir

viendra un temps où les nations
sur le marchepied d'un poème
feront chair du bocheur

avant qu'on s'enforce jusqu'à l'absence

quand les préjugés seront pendus sous la pluie



Composé en Bodoni corps 11 et demi
cet ouvrage a été achevé d'imprimer
sur les presses de Marquis Imprimeur Inc.
pour le compte des éditeurs
Écrits des Forges et Le Temps des Cerises
en mars 2008.

Imprimé au Québec

R.C.L.

MAI 2008



poésie

*« l'avenir voit rouge
nous repartons vers nos terres
pas à pas
tachés du sang de nos ancêtres »*



Wendat du clan de l'Ours, je suis né à Wendake en 1948. La peau retient la lumière qui garde trace du passé. La littérature est, depuis toujours, la personnification privilégiée de l'homme pour véhiculer les idées et les sentiments d'un peuple, d'une époque, d'une civilisation. Rouges sont mes origines. L'origine de mon écriture s'est mariée tout naturellement, avec l'office des ancêtres, sous les traces de mon peuple. Je suis cet autochtone avec sa vie, ses passions, ses joies, ses douleurs, sa fierté qui écrit rouge, couleur des Anciens.

Mes publications sont *Le pas de l'Indien* (pensées wendates) en 1997 et réédité en 2005, *Hannenorak* (jeunesse) en 2004 et *Poèmes rouges* (poésie) en 2004.

ISBN Écrits des Forges

ISBN 978-2-89645-078-7



9 782896 450787



Le Temps des Cerises

ISBN Le Temps des Cerises

ISBN 978-2-84109-728-9



9 782841 097289

8 €